

Nous faut-il HONNIR NOS AÏEUX

Marc Crapez

Marc Crapez est chercheur associé à Sophiapol. Auteur notamment de *Défense du bon sens ou la controverse du sens commun* (éd. du Rocher, 2004). En charge de la chronique livres de *2050. La Revue de la Fondation pour l'innovation politique*.

Carole Reynaud Paligot, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, PUF, coll. « Sciences, histoire et société », préface de Christophe Charle, 2006, 338p.

P*aradigme racial et idéologie républicaine* est une solide étude qui réunit, avec agrément et concision, un dossier jusque-là épars et incomplet. La création par Paul Broca d'une Ecole d'anthropologie va marquer les esprits et offrir une rampe de lancement à des expérimentations intellectuelles incontrôlées. Comme de juste, Carole Reynaud Paligot cerne le moment-clef où se superposent darwinisme, matérialisme et opposition à l'Empire. L'anthropologie en pleine expansion diffuse alors des certitudes « raciologiques » basées sur le polygénisme, l'origine simienne de l'homme et des spéculations quant au chaînon manquant. Au pays de la Révolution française, un complexe de supériorité avant-gardiste conforte une manie de mesurabilité zoologique. Comme l'avait souligné Pierre-André Taguieff, les savants les plus rétifs aux thèses inégalitaires sont des chrétiens comme Armand de Quatrefages. L'auteur prolonge également les

recherches de Taguieff sur Vacher de Lapouge. Celui-ci se trouve marginalisé vers 1900 par une communauté scientifique qui, tout en jugeant oiseuses ses hiérarchisations au sein de la race blanche, persiste à disserter sur le degré de supériorité qu'il conviendrait de conférer à ladite race en général.

Rejetant dédaigneusement les « problématiques obsolètes d'histoire des idées », le préfacier loue un projet pharaonique qui serait parvenu à « combiner les méthodes de l'histoire des sciences (d'où le recours à la notion de "paradigme"), de l'histoire prosopographique des intellectuels, de l'histoire des institutions, de l'histoire sociale des sciences sociales et des sciences naturelles, mais aussi de l'histoire des relations entre culture et politique et de l'histoire intellectuelle du courant républicain ». Il ne précise cependant pas quel serait le contenu de ces différentes méthodes – encore moins en quoi consisterait leur combinaison – et chaque terme de son énumération, érigé en département scientifique, ne renvoie qu'à des entreprises singulières : l'histoire prosopographique des intellectuels à ses propres travaux, l'histoire sociale des sciences sociales et des sciences naturelles à ceux de Claude Blanckaert, l'histoire des relations entre culture et politique à ceux du tandem Ory-Prochasson, enfin l'histoire intellectuelle du courant républicain à ceux du duo Nicolet-Agulhon (autant dire pour l'étude de la III^{ème} République l'équivalent des travaux d'Albert Soboul pour la Révolution française sans l'apport critique de François Furet).

En dépit de ces spectaculaires déclarations méthodologiques, le travail de Reynaud Paligot procède de manière on ne peut plus classique, par une démarche chronologico-thématique qui juxtapose des aperçus historiques permettant d'appréhender permanences et évolutions. Ce travail se réclame toutefois d'une « approche sociohistorique » et se flatte « d'intégrer une approche sociale afin de distinguer les divers acteurs », en l'occurrence les raciologues républicains des racistes patentés. Nul n'ayant songé à confondre Broca et Lapouge, ce distinguo ne peut qu'emporter l'adhésion (s'il n'élude pas les Gellion-Danglar, Ménard, Picard, Regnard, Soury). On peut toutefois s'interroger sur ses limites. L'auteur distingue à la fois trop et pas assez. Trop d'une part, car la raciologie républicaine est exonérée de toute proximité avec le racisme radical au prix de thèses bancales (les raciologues auraient voulu apporter une « réponse » au nationalisme naissant, ils auraient été « contestés du côté conservateur ou réactionnaire » à cause de leur adhésion à la République). Pas assez d'autre part, car tous les chats sont gris à l'exception du noir mistigri raciste incarné par le trio Gobineau-Le Bon-Lapouge. Autrement dit, faute de pouvoir exhumer des vestiges d'antiracisme absolu dans le passé, l'auteur en vient toujours peu ou prou à jeter un certain discrédit sur les hommes qui le peuplaient, sans délimiter leurs ancrages

respectifs qui dans l'idéologie, qui dans la science, qui dans le scientisme, qui dans les lieux communs conformistes d'une époque donnée.

On connaissait la « République xénophobe » de Gérard Noiriel et François Huguenin, qui dénonce l'« ambiguïté » de la politique d'immigration de la III^{ème} République, « la volonté de prendre les étrangers dans un véritable étai administratif et statistique, conçu comme un instrument de pouvoir », pour en faire « des exclus ». Faute d'antiracisme érigé en « impératif moral », cette politique aurait été influencée par une façon de voir qui ne peut « pas masquer sa nature profondément xénophobe » et « cache de vastes niches xénophobes »¹. Cette perspective débusque ainsi de la xénophobie chez tout ministre de l'Intérieur, même chez Marx Dormoy, qui eut pourtant ce geste magnifique, dans le Parlement français de la débâcle, quand les poules mouillées fuyaient le pestiféré Léon Blum, d'aller s'asseoir ostensiblement à ses côtés.

A son tour, la « République raciale » de Carole Reynaud Paligot s'apparente à une traque rétrospective du ver raciste dans le fruit républicain. Cette histoire anachronique plaque sur les acteurs du passé des préoccupations contemporaines qui leur étaient étrangères. Ainsi la génération des délégitimateurs de la raciologie du XIX^e siècle n'obtient pas pour autant quitus et demeure blâmée pour manque de zèle antiraciste. Les durkheimiens « n'ont pas totalement rejeté le concept de race ». Faute « révélatrice de l'ambiguïté de la position de Durkheim » qui « n'évacue pas totalement le rôle de la race et de l'hérédité ». Cette sévérité ne découle pas d'une *démonstration savante* sur l'écueil que représenterait une évacuation non totale du rôle de la race et de l'hérédité. Elle montre plus prosaïquement que Reynaud Paligot adhère à une variante d'antiracisme requérant une dose d'*éradication sémantique*. D'après elle, « l'utilisation actuelle du terme d'ethnie montre les permanences des visions différentialistes et raciales » et oublie que les appartenances « ne sont que des catégories identitaires construites ».

Logé à la même enseigne que Durkheim, Marcel Mauss est suspect pour avoir admiré Ribot, tout comme l'exemplaire Paul Rivet pour avoir admiré Broca. Ribot et Broca furent pourtant des savants, pas uniquement des idéologues. Et tout porte à croire que Mauss n'admirait pas Broca pour sa raciologie – ce qui pourrait justifier qu'on lui en tienne rigueur –, ni même entre autres pour cela, mais pour d'autres raisons que cela. En outre, l'auteur écrit : « Les spécialistes de l'immigration des années 1920 des différentes obédiences politiques sont unanimes pour déclarer que l'immigration européenne doit être privilégiée. Et des thématiques raciologiques réapparaissent sous bien des plumes ». Mais encore faudrait-il préciser le lien que ces thématiques raciologiques entretinrent avec la proposition de préférence pour l'Europe qui, sous la

plume de De Gaulle, ne fut pas insensée ni sujette à l'emprise de mobiles racistes. Par ailleurs, l'auteur s'indigne car en matière de politique coloniale « l'incitation au métissage n'a pas été un objectif affirmé ». Mais pourquoi aurait-elle dû l'être ? De surcroît, l'auteur affirme : « L'absence de véritable cursus d'enseignement supérieur en Afrique noire et l'extrême rareté des bourses permettant d'aller en métropole sont révélatrices du caractère ségrégationniste de la politique scolaire coloniale de la France ». Cette montée en généralité oublie tout un contexte de récits d'explorateurs et de découverte de coutumes particulières. Nos aïeux crurent prématuré de traiter d'entrée de jeu tous les peuples sur un pied d'égalité. Certains se comportèrent très mal mais d'autres furent *fraternels* et méritent qu'on fasse la part des choses. Somme toute, la plupart des soldats anglo-américains qui nous ont délivré du nazisme et protégé du communisme n'étaient-ils pas farouchement hostiles au racisme nazi et conjointement attachés à certains préjugés ?

notes

1. Laurent Dornel, *La France hostile. Socio-histoire de la xénophobie (1870-1914)*, préface de Gérard Noiriel, Hachette, janvier 2004, p. 178, 205, 210, 196, 190, 217.